

Max Labeille

Terreau d'enfance

© Max Labeille, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7793-5

Librinova”
www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes filles Valérie, Sabine,
et mes petits-enfants Quentin, Mathieu, Elfie, Capucine et Eva.

À nos aïeux, qui nous ont transmis une planète habitable.

Avant-propos

En écrivant d'une manière la plus détaillée possible ce témoignage de notre existence en ces années du milieu du XXe siècle, deux constats me sont apparus évidents.

Le premier est que les humains ont parcouru, pendant ces décennies, un chemin sans précédent, en matière de médecine, d'hygiène, de la façon de travailler, de se déplacer, de gagner sa vie, de se nourrir, de prendre des loisirs.

Le second est que nous avons vécu, dans ces coins de campagne, quasiment sans charbon, pétrole ou gaz jusqu'à ce qu'intervienne la mécanisation.

Aujourd'hui, l'humanité tout entière risque son bien-être et sa survie, à cause des dégradations à notre environnement et des rejets des substances carbonées qui ont fourni l'essentiel de l'énergie à nos machines et désirs toujours plus nombreux. Nous privilégions le bénéfice immédiat, fermant les yeux sur l'inconvénient, provoquant ce dérèglement lent mais irrémédiable de cette merveille d'équilibre naturel qui nous permet de vivre.

Devrons-nous opérer un retour en arrière, ou pourrons-nous continuer à fuir dans la croissance et construire des paris hasardeux sur l'avenir ?

Assurément, l'avenir nous apportera une réponse, mais je crois qu'en toute circonstance, il nous faut garder l'espoir, car lui seul pourra nous pousser à agir.

L'école

Je suis né un huit octobre, à la saison des vendanges, au hameau de Terremas, dans le nord du département du Gard, non loin des Cévennes.

Nous étions en 1947.

La date et l'heure des naissances n'étant pas convenues à l'avance, mon père abandonna d'urgence son équipe de vendangeurs afin de nous accompagner, ma mère et le fœtus que j'étais alors, à la maternité d'Uzès.

Avant l'avènement de « l'auto », on se débrouillait au mieux lorsque la situation nécessitait de gagner dans les plus brefs délais une clinique ou un hôpital. Papa avait sollicité l'obligeance d'un cousin, dit la Quique, l'un des premiers sur le canton à posséder une voiture. Il faisait office de taxi, rendant ainsi d'innombrables services autour de lui, en ces temps où le moindre déplacement imposait d'atteler le cheval.

Notre futur chauffeur habitait un village voisin. En l'absence de téléphone, c'est à vélo que mon père alla le solliciter pour qu'il vienne prendre en charge la future maman qui comptait les contractions déjà commencées.

Nous roulâmes avec la plus grande prudence vers Uzès et sa maternité, où l'accouchement se déroula finalement sans encombre et dont je n'ai évidemment aucun souvenir.

À notre retour, je fus installé dans le trois-pièces du village que louaient mes parents vers la partie basse du hameau, à une centaine de mètres de la maison des Labeille.

La taille de la propriété ancestrale ne permettait pas de nourrir à la fois mes grands-parents, leurs deux fils, Lucien et Alban, établis en ménage ou sur le point de l'être, et la petite dernière, Camille, alors âgée de six ans. Il avait donc été décidé que mon oncle resterait avec les parents pour conduire le troupeau de moutons et papa s'installerait comme fermier sur une exploitation voisine.

Au début de notre séjour dans cet appartement à l'architecture du XVIII^e siècle et au confort sommaire, mes parents connurent un bonheur simple, découlant tout naturellement de l'union d'êtres s'aimant au quotidien dans un nid à l'intimité préservée.

Ma mère, Jane, était issue d'une famille du voisinage, éleveurs de moutons et agriculteurs. Je n'ai pas connu mes grands-parents maternels, décédés à peu de temps d'intervalle, lorsque j'avais un an.

Maman était charmante, au visage avenant, aux cheveux châtons, plutôt courts. Débordante de gentillesse, elle se laissait à l'occasion submerger par ses émotions empreintes de tension nerveuse due à un penchant anxieux.

Elle était douée d'un esprit créatif qu'elle exprimait à travers des travaux d'aiguille ou de crochet auxquels elle s'adonnait dès qu'elle le pouvait, lors des longues soirées d'hiver ou en

gardant les vaches. Elle gratifiait ainsi son entourage de broderies, napperons, tapisseries tous plus élaborés les uns que les autres.

Infatigable, elle s'affairait du matin au soir à la tenue de la maison, mais n'hésitait pas à seconder mon père dans les nombreuses tâches que requérait alors le travail de paysan.

Mon père, Lucien, de taille moyenne, brun, les cheveux noirs, la peau hâlée par les longues heures passées au soleil, donnait l'impression d'une grande force tant l'exercice permanent l'avait musclé. Il portait une petite moustache bien taillée comme beaucoup d'hommes alors, ce qui agrémentait son visage aux traits réguliers.

D'un caractère enjoué, il aimait le contact humain et ne manquait jamais une occasion de converser avec autrui. Toutefois, descendant du rude et protestant pays cévenol, il avait souvent une idée bien arrêtée sur ce qui devait être fait, et sa façon de voir les choses prévalait, mettant chacune de nos improvisations à la merci de ses remontrances.

Papa s'enthousiasmait aisément pour de nouveaux projets ou des méthodes de travail novatrices. Il aimait la mécanique, la menuiserie, le bricolage, cherchant toujours à économiser le labeur manuel, d'autant qu'à cette époque, à l'issue de la dernière grande guerre, on commençait à voir des innovations suggérées par la nécessaire reprise économique. Il était ingénieux, touche-à-tout, et maîtrisait ce qu'on appelle la fameuse intelligence des mains.

Un peu moins de deux ans après ma venue au monde, mon frère Jean-Luc fit à son tour son arrivée dans la cellule familiale. Cependant, je dois avouer que cet événement ne m'a pas laissé de souvenir précis.

On se souvient peu de sa vie avant cinq ans et il me reste tout au plus quelques flashes de cette époque.

Curieusement, je revois maman mettre fin à la pratique de l'emmaillotage, laissant mes petites jambes gigoter librement. L'utilisation d'un matelas alvéolé permettait toutes les libertés sans l'inconvénient des couches, mais aussi sans l'avantage du confinement. Voilà une expérience qui a dû être bien agréable pour m'en laisser ce souvenir.



Quelques scènes me reviennent en mémoire : des visites de membres de la famille, de voisins, et des événements marquants, comme le jour où la cheminée prit feu. J'ai nettement la vision insolite de mon père grimpé sur le toit et arrosant le conduit après avoir obturé le foyer en vue d'étouffer la combustion de la suie.

*

Les années passèrent, développant nos jambes pour courir, nos bras pour toucher à tout, et nos cordes vocales pour émettre un maximum de bruit.

Parfois, Jean-Luc et moi étions trop turbulents. Lorsque papa était présent, il avait tôt fait de rétablir l'ordre par quelques tapes bien placées et injonctions verbales assez persuasives, tandis que ma mère réclamait une certaine clémence.

Tout de même !

Cela n'empêchait pas que, lorsqu'elle devait se faire obéir, maman n'hésitait pas non plus à utiliser les méthodes répressives. En extérieur, elle trouvait toujours une tige souple avec laquelle elle menaçait, de façon révoltante, nos jambes nues.

Heureusement, à cet âge, on court vite !

Mais le message passait. Nous savions où se situaient les limites, et étions, inconsciemment, rassurés de trouver notre juste place dans la famille, et, au-delà, dans une société aux valeurs et règles bien établies.

Nous avions pris l'habitude de jouer ensemble toute la journée dans un environnement idéal fait de terrains, masures inoccupées, montagnes de ballots de paille, engins divers sur lesquels on singeait les adultes. Trop jeunes pour être soumis à un quelconque travail, nous goûtions à une grande liberté. Notre principale occupation consistait à nous faire plaisir par le jeu et la découverte.

Nous vivions avec nos animaux.

Les chiens, notamment les plus jeunes, se faisaient nos complices, nous accompagnant partout. Quant aux plus âgés, ils préféraient nous ignorer de façon insolente, quand bien même nous leur tirions les oreilles ou nous asseyions sur leur flanc lorsqu'ils somnolaient.

Mon chat noir, Pitou, était un modèle de câlinerie et de fidélité. Un jour, pourtant, je commis l'erreur de me laisser aller à un total manque d'empathie à son endroit. Nous étions sur le terrain devant la maison et il ne tenait pas à rester dans mes bras sans pouvoir m'expliquer clairement la cause de ce désamour momentané. J'insistais en l'enserrant de plus belle. Je compris, mais trop tard, lorsqu'il fit copieusement ses besoins dans ma poche entrebâillée.

Je venais de découvrir, à mes dépens, qu'un félin pouvait être sujet, comme les humains, à des gastro-entérites aiguës. Je me promis donc de faire preuve de plus d'écoute envers mon pauvre Pitou à l'avenir, lorsqu'il souhaiterait me transmettre un message.

Jean-Luc, quant à lui, avait apprivoisé un poulet qui accourait dès que nous approchions, goûter en main, dans son aire de promenade. Couchés à plat ventre dans l'herbe, tête contre bec, nous passions d'agréables moments à l'observer au plus près, occupé à chiper des miettes. Un jour, il picora l'œil de Jean-Luc, prenant sans doute sa pupille pour une graine appétissante, et lui laissant au passage une impureté dans la cornée. Sous l'effet de la douleur intense, le volatile fut maudit plusieurs fois, ce qui ne changea rien à l'affaire, car il fallut consulter le médecin, qui nettoya soigneusement le globe oculaire de mon frère.



Nous côtoyions en permanence des éléments naturels : terre, fumiers de toutes sortes, plantes diverses, insectes, eau croupie. Notre système immunitaire semblait s'en accommoder fort bien, car nous ne présentions pas plus d'allergies pour autant.

Nos accessoires de jeux se réduisaient à peu de choses : un manche à balai surmonté d'une tête de cheval découpée dans une planche, une corde avec laquelle nous nous prenions pour Tarzan dans les arbres, ou encore une vieille caisse servant de traîneau.

Il n'existait pas de maternelles, et encore moins de crèches ou garderies, si bien que les parents s'occupaient constamment de leurs enfants jusqu'à l'âge de la scolarisation.

*

Lorsque je fus sur le point d'atteindre mes six ans, il fallut me préparer à entrer dans le monde de la connaissance universelle, l'école primaire.

Ma rentrée scolaire allait donc perturber nos habitudes, au moins les jours de classe, de neuf à dix-sept heures. Il faudrait désormais se plier à une certaine discipline, être attentif, étudier,

fournir des devoirs. Vu sous un autre angle, ce début marquait mon arrivée dans le monde des plus grands et je nourrissais en secret, à propos de cette étape de ma vie, un petit sentiment de fierté.

Comme chaque année, les adultes de la famille se rendirent à la foire **de la Saint-Barthélemy**, à Alès, le vingt-quatre août, manifestation incontournable pour tous les cévenols. Les marchés, se tenant de part et d'autre du Gardon et un peu partout dans la ville, permettaient de trouver n'importe quoi, y compris l'introuvable.

Il suffisait de chercher un peu.

Le grand étalage comptait plusieurs centaines d'exposants dans à peu près toutes les spécialités : vêtements, nourriture, ustensiles de cuisine, matériel scolaire, objets de maison, appareils de bricolage, mécaniques agricoles. On rencontrait inévitablement des connaissances, voire des inconnus avec qui on partageait immédiatement les mêmes centres d'intérêt. Et l'on échangeait sans fin sur le cours des denrées, sur la météo ou l'efficacité de tel engin au travail.

Généralement, on réservait la journée entière. Le grand café, idéalement placé, assurait tous les services de restauration et ne désemplassait pas. Chaque membre de tribu vaquait à ses propres occupations pour se retrouver au lieu de rendez-vous, en fin d'après-midi, à la brasserie ou près du Pont Vieux.

C'est ainsi que ma mère avait acquis les fournitures et accessoires indispensables à mes débuts dans le temple de l'enseignement qu'était alors l'école publique, laïque, gratuite et obligatoire.

Bien que l'extériorisation de ses sentiments soit toujours contenue et discrète, je sentais bien que maman était fébrile et heureuse que son aîné regagne les bancs du savoir, comme elle l'avait fait elle-même une génération plus tôt. J'avais bien vu un jour qu'elle avait réalisé les achats nécessaires et j'attendais avec impatience le moment où je pourrais en prendre possession.

À quelque temps du grand jour, sous le regard amusé et curieux de Jean-Luc, notre mère sortit tel un trésor les précieuses fournitures que nous passâmes en revue.

— Tiens, passe ta blouse ! On va voir comment elle te va ! ordonna maman.

J'enfilais le vêtement, la « blauda ». Elle était d'un gris sinistre :

— Mais je ressemblerai à un épicier avec ça ! Ils n'avaient pas d'autre coloris ?

— C'est un uniforme, il doit être de la même couleur pour tous. Fais voir la longueur des manches !

Les manches, elles m'arrivaient presque au bout des doigts ! Et, bien que je n'aie pas une idée précise de la bonne chute d'un tel vêtement, elle m'apparaissait interminable.

— Je vais faire un ourlet aux manches et ce sera parfait, assura maman en les retroussant à la bonne longueur.

Jean-Luc, qui se retenait de pouffer depuis un moment, ne put retenir son persiflage :

— T'es sûre que c'est pas celle de papa ?

— Elle ira très bien et tu pourras la porter plusieurs années.

Ainsi devions-nous, par sage précaution économique, être habillés et chaussés « avantageux ».

— Et je te la refilerai quand elle sera vieille et toute pourrie ! lançais-je à mon frère histoire de lui faire ravalier ses sarcasmes. Puis, avisant ma future sacoche :

— Ouais ! Le cartable ! J'aurais beaucoup de livres ?

— Deux ou trois, mais tu en laisseras à l'école.

Je soupesai l'objet en carton bouilli, de couleur brune, le balançai à bout de bras, puis fis jouer le fermoir tout brillant. Quelque chose me disait qu'il allait m'être attaché pour longtemps, lui et ses successeurs.

Nous fîmes ensuite l'inventaire des accessoires du parfait écolier. Maman commentait :

— Voilà ton plumier ! Fais attention à ce qu'il y ait bien tout dedans quand tu partiras d'ici ou de l'école.

Cet objet me fascinait, car il représentait pour moi un petit bijou de précision d'ébénisterie. Il offrait deux alvéoles longues et une plus petite dans la largeur, le tout usiné dans la masse d'un seul morceau de bois. Les rainures recevaient le couvercle coulissant et ajusté à la perfection.

— Ton porte-plume ! Tu vois, tu tires sur le levier pour changer de plume. Il y en a deux de rechange.

Je sentais, au plaisir que prenait Maman à détailler ce matériel d'écolier, qu'elle avait dû éprouver des sensations analogues étant petite.

— Et l'encre ? m'inquiétais-je.

— C'est l'école qui la fournit. Un crayon noir, trois de couleur. Une gomme. La règle.

J'observais le double décimètre de section carrée, chaque face étant colorée différemment et dont l'une indiquait les centimètres et les millimètres.

— Tu as aussi le cahier de devoirs. Tiens !

Je feuilletais le document vert comportant une fausse étiquette sur la couverture, et admirais les discrètes lignes et subdivisions bleues qui allaient contenir mon écriture débutante, ainsi que la terrible marge dans laquelle je serai jugé et noté.

— Et enfin l'ardoise. Mets le crayon dans ton plumier et fais attention de ne pas le tomber, il se casse facilement.

Le porte-crayon se dévissait pour sortir une petite longueur du cylindre gris. Je vérifiai le bon fonctionnement de ces morceaux de minéraux utilisés déjà par les préhistoriques dans les cavernes, effaçai à l'aide de la petite éponge attachée, puis passai le tout à mon frère qui exigeait de procéder à un essai.

Lorsque papa rentra du travail ce soir-là, il apporta sa touche personnelle. Nous n'eûmes pas le vice de chercher à savoir s'il avait vraiment couru les fournitures scolaires plutôt que d'aller voir les tracteurs, à cette fameuse foire d'Alès :

— J'ai un taille-crayon pour chacun de vous deux. Pour qui le chien, qui prend la boule ?

Mon frère choisit le chien et je gardais le petit globe terrestre devant affûter mes premiers crayons.

Désormais, ma panoplie du parfait écolier était complète, et je devenais socialement « quelqu'un ».